

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-

ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures. Une Vue de Szegedin. - Comme Grand-Mère, d'après M. A. Slésinger. - L'Auberge dans la Forêt, d'après M. Meissonier. - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Départ.

TEXTE Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Utilité de l'Argot en la ville de Paris. - Les Immortelles. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),

Nº. 1, à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

Nº. 25.

— 9^e. A N N É E. —

26 Avril 1879.

NOS GRAVURES.

UNE VUE DE SZEGEDIN.

La presse quotidienne nous a longuement entretenus de l'effroyable catastrophe qui a récemment anéanti Szegedin, ville forte de la Hongrie, située sur la rive droite de la

Theiss, près de son confluent avec le Moros, à une trentaine de lieues de Bude.

Nous ne pouvons pas nous appesantir ici sur tous les détails navrants que chaque jour on recueille sur cet affreux désastre.

On sait comment l'inondation est arrivée. La Theiss rompit ses digues, mal entretenues depuis quelque temps, et submergea la ville tout entière.

Sur l'emplacement où se trouvait naguère

cette florissante cité de 75,000 habitants si chère aux Magyares, on ne vit plus qu'une vaste mer au milieu de laquelle s'élevaient quelques étages, des toits, des cheminées de maisons, qui ne cessaient de s'écrouler. Des bateaux sillonnaient cette mer pour porter secours aux malheureux qui n'avaient pu prendre la fuite et qui jetaient des cris de détresse de leurs refuges, les uns montés sur les toits, les autres sur les arbres. Il y avait



UNE VUE DE SZEGEDIN.

tant de ces malheureux que les esquifs ne suffisaient pas. A chaque instant les maisons s'écroulaient avec un fracas semblable au bruit du tonnerre, ensevelissant sous leurs ruines et dans les eaux les infortunés qui s'y refugiaient.

L'inondation est arrivée avec une violence et une impétuosité incroyables; c'est ce qui explique le grand nombre de victimes; des familles entières ont disparu; on ne sait encore au juste à combien s'élève le nombre des morts. Les travaux de déblayement se poursuivent encore jour et nuit; les cadavres flottants ont été amenés à terre; à tout instant on trouve

sous l'eau et sous les ruines de nouveaux cadavres.

Pendant des semaines la gare offrit un spectacle navrant: les trains ne faisaient qu'aller et venir, apportant sans cesse des secours de toutes sortes et emmenant les malheureux, en larmes, qui fuyaient avec femmes et enfants pour aller chercher un asile dans d'autres villes.

Une grande partie des habitants construisirent des cabanes en bois, tandis que beaucoup d'autres s'abritaient sous des tentes faites avec des draps et des objets d'habillement. Enfin des milliers de personnes ont dû camper autour de grands feux en plein air.

De cette belle et industrielle ville de Szegedin, il ne reste plus que deux à trois cents maisons habitables; la gravure que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs représente l'Hôtel-de-Ville et quelques maisons, qui ont su résister à la violence des eaux.

COMME GRAND'MÈRE.

Le bonhomme La Fontaine a dit en parlant de l'enfance: „cet âge est sans pitié.”

Combien cette vérité trouve ici sa confirmation!

Voilà une jeune fille pour qui grand'mère s'est toujours montrée pleine de douceur, de bonté et de prévenance. Ah! que n'a-t-elle pas obtenu par son intercession? Quand le père a grondé, quand quelque objet de toilette ou d'amusement a excité son envie, quand le beau soleil engage à prendre le chemin de la promenade plutôt que celui de l'école, c'est toujours à bonne maman que l'on a recours, et bonne maman, avec sa finesse et son tact, arrange tout et obtient tout. Oh! alors ce sont en retour des caresses et des embrassements sans fin.

Voyez maintenant le respect que cette ingrate enfant porte à son aïeule: dès qu'elle a tourné le dos, ce ne sont que rires et plaisanteries sur sa vieillesse, sur ses infirmités, sur sa marche pénible et impotente. Elle vient de s'affubler de son bonnet, de sa robe, de sa jaquette, et prend un malin plaisir à l'imiter dans la composition de ses traits, dans toutes ses allures; appuyée sur sa béquille, elle se traîne comme grand'mère à travers la chambre, d'un pas chancelant et incertain.

L'espiègle a jeté loin d'elle ses livres pour se livrer à ce jeu coupable, et demain quand la maîtresse lui infligera un penum pour sa leçon non sue, ce sera encore près de grand'mère qu'on viendra pleurnicher. C'est mal, n'est-ce pas? et le gros matou, compagnon chéri et fidèle de la bonne vieille, semble s'en indigner avec nous. Voyez la mine sévère et les regards qu'il lève vers la fillette; il paraît protester en lui-même contre l'inconvenante plaisanterie dont sa maîtresse est l'objet. Ah! s'il savait parler! pour longtemps c'en serait fait de toutes les bontés, de toutes les faiblesses que grand'mère a pour sa petite-fille.

L'AUBERGE DANS LA FORÊT.

A la vue de ce joli tableau, on se pose immédiatement une foule de questions: Quels sont ces beaux cavaliers? Où vont-ils ainsi à travers la forêt? Partent-ils pour la guerre où se sont-ils égarés à la poursuite d'un sanglier? Et nous laissons ainsi notre esprit se former mille conjectures sur la pensée qui a guidé le peintre dans l'exécution de son œuvre.

Eh bien! que nous figurerons-nous donc?

Pour nous, ces cavaliers montés sur de fringants coursiers, sont de paisibles gentilshommes, que le soleil et la belle nature ont chassés de leur château gothique et qui sont venus chercher la fraîcheur dans la forêt. Car, à part la noble épée pendant à leur côté, ils n'ont rien de bien belliqueux dans leur personne, et nous ne pouvons présumer que ce soit pour une expédition guerrière qu'ils sont en route; pas plus que pour la chasse, car leur riche habillement se concilie mal avec ce genre d'exercice.

Ce n'est donc qu'une ravissante promenade qu'ils font, en suivant à leur fantaisie les chemins plus ou moins raboteux du grand bois qui s'étend derrière leur château.

En route, on a beaucoup causé, on a vanté ses exploits sur les champs de bataille, ses succès de salon, on a parlé des rêves et des espérances que l'on caressait; en un mot, cette excursion matinale a procuré à nos jeunes seigneurs tous les agréments et tous les plaisirs que l'on trouve au milieu d'un beau pays, et en compagnie d'un ami sincère et joyeux.

Mais la chaleur du ciel et le feu de la conversation, sont venus leur faire sentir les tourments de la soif; nos gentilshommes se sont prestement dirigés vers l'auberge, située au milieu de la clairière; l'aubergiste, honoré de leur visite, s'est empressé de mettre à leur disposition ce que sa cave renferme de plus exquis et de plus rafraîchissant.

Meissonier a su rendre cette idée, si simple en elle-même, avec tout le charme et tout le talent qu'on lui connaît.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

SOMMAIRE. — Sauvez les apparences! — C'est un original! — Douze témoins pour, douze témoins contre. — Un menu du temps passé, à comparer à ceux d'aujourd'hui. — Entre marquis et marquise... de carnaval. — Un banquier observateur. — Une leçon de sagesse donnée par un auteur islandais. — Les voies qui conduisent aux honneurs.

„Ce qui coûte le plus cher à l'homme, a dit Franklin, ce sont les yeux des autres. Que de gens se sont ruinés pour paraître autre chose qu'ils ne sont!”

Oh, comme c'est vrai!

Aujourd'hui, on tient certes beaucoup à passer pour noble, mais ce à quoi on tient surtout, c'est d'avoir l'air riche. L'amour des richesses a tué toutes les nobles ambitions. Il n'y a plus que „quelques fous, quelques hurluberlus,” qui ont encore l'amour de la gloire, qui travaillent pour la réputation; aussi, sont-ils en butte à toutes les railleries de leurs contemporains.

Soyez un sot, un ignorant, un malhonnête homme, un misérable sans feu ni lieu; faites tout ce que vous voudrez: qu'importe! vous serez spirituel, érudit, riche, honnête, probe, magnanime, si vous savez sauver les apparences.

Donc, les apparences, sauvez les apparences! Tel est le cri de l'époque, je le répète en le déplorant, bien entendu, et comme matière à observations philosophiques.

A l'étranger, en Angleterre par exemple, un homme est d'autant plus considéré qu'il est plus „humoriste,” c'est-à-dire qu'il ressemble moins à tout le monde. Chez nous on trouve, au contraire, que le plus grand malheur qui puisse vous arriver est d'être original.

Original est presque une injure.

Recommandez un homme pour une place, n'importe laquelle, à un de ces êtres graves qui s'épanouissent carrément dans leur suffisance et leur stupidité, comme des ânes chargés de reliques; qu'il soit bien disposé à vous obliger, qu'il ait bien digéré, que vous lui ayez bien laissé le bonheur de s'enivrer de son importance; qu'il vous ait suffisamment fait sentir toute sa condescendance à vous écouter; qu'il ait bien pesé sur vous de toute sa majesté d'homme gros ou d'homme puissant; qu'il vous ait annihilé tout à son aise, et qu'enfin, pour mettre le comble à votre humiliation, sans sourciller vous lui ayez permis de vous appeler „mon garçon,” il daignera s'occuper de votre protégé, le recevoir même, lui parler un quart d'heure. Pour peu que le malheureux ait quel-qu'esprit, que sa conversation ne ressemble pas à tous ces vains bruits qui frappent nos oreilles à toutes les heures du jour et qu'on n'écoute même pas, qu'il ait une redingote, un pantalon, une cravate d'une autre couleur que ceux de tous les protégés de ce monsieur, il sera éconduit cavalièrement, votre recommandation deviendra illusoire.

Et si un jour, poussé à bout, vous venez demander pourquoi on n'a rien fait pour ce pauvre diable, ce monsieur, ce lieu commun en chair et en os, vous répondra du haut de sa supériorité:

— Ah, bah! c'est un original!

Aussi de quoi, diable, vous avisez-vous! Il faut un mouton de Panurge à ces gens-là, et vous allez leur présenter un homme. Cela ne fait pas leur affaire.

Une enquête judiciaire, à laquelle j'ai assisté naguère, m'a rappelé, en fait de preuve testimoniale, une anecdote qu'on sera sans doute content de retrouver ici.

Un habile avocat avait plaidé dans un long procès dont toute la question roulait sur la fenêtre d'une tour à demi ruinée. Cette fenêtre avait-elle été ouverte depuis moins d'un an et un jour, ainsi que l'affirmait une des parties, ou bien n'avait-elle pas été ouverte depuis ce temps-là? Il y eut enquête et contre enquête

pour éclaircir le fait. Douze témoins se présentent d'un côté; douze témoins se présentent de l'autre. Les premiers soutiennent que la fenêtre a été ouverte, et les derniers qu'elle ne l'a pas été.

Comme, d'après un brocard de droit, un témoin qui affirme vaut mieux que cent témoins qui nient, le tribunal décide que la fenêtre a été ouverte, et le procès finit là.

Dix ans après, et pendant les vacances, l'avocat en question, étant en train de chasser, se mit à causer avec un paysan, qui prononça le nom de „Tour de la Clavière.”

— Mais il me semble que je connais cela, dit l'avocat.

— Ce n'est pas étonnant, reprit le paysan, vu que cette tour a fièrement fait parler d'elle; on a tant plaidé dessus!

— C'est cela, continua l'avocat, il s'agissait d'une fenêtre que douze témoins avaient vue ouverte, alors que pendant le même temps douze autres l'avaient vue fermée, ce qui suppose que sur ces vingt-quatre témoins il devait y avoir douze menteurs.

— Douze! reprit le paysan avec un sourire narquois. Vous pouvez bien dire vingt-quatre, puisque la tour était alors telle qu'elle est à présent, et qu'elle n'a pas de fenêtre, comme vous allez le voir.

J'ai fréquemment célébré la simplicité des vieux âges. N'allez pas croire cependant, sous peine de fausser l'histoire, que cette simplicité fût égale et philosophiquement acceptée à tous les étages de la société. Pour vous convaincre qu'il n'en fut pas toujours ainsi, il me suffira de vous citer le menu d'un dîner servi à Charles V par son grand-écuyer tranchant.

Entrée de table. Abricots, prunes de Damas, salades d'oranges, andouilles d'œufs, talmouses de blanc chapon, ventrée de chevreaux confits, palais de bœufs confits à force groseilles, pêches.

Potages. Poissons aux herbes, marsouin en potage, purée broyée, gigoteau de veau au brouet doré.

Rost. Héronneaux sauce royale, oisons à la malvoisie, chevreaux au verjus d'oseille.

Second rost. Lapereaux de garenne aux oranges, poulets faisandés, pâtés de cailleaux.

Tiers service. Vinaigrette à la sauce cordiale, poussins au vinaigre rosât, pâtés de haslebrans (canards sauvages).

Quart service. Hestaudeau au monst, pâtés de moineaux tesans. Hestaudeau (jeune coq).

Cinquième service. Pigeons au sucre, venaison rôtie, canards à la dodine.

Sixième service. Cochons, paons, esturgeons.

Issue de table. Four, trois pièces au plat, gelée ambrée, papillon de pommes, poires à l'hypocras, cresse et fromage en jonché, eau rose. (sic!).

Voici une réminiscence de bal masqué qui ne doit pas tomber dans l'oubli:

C'était au théâtre de la Monnaie. Un „marquis” avise une „marquise” fort sémillante; leurs titres les rapprochent; il lui offre son bras, elle accepte. Les voilà faisant plusieurs tours. A une déclaration en règle, elle répond: „Qui es-tu? — Un poète, ténor des clairs de lune? — Qu'est-ce que c'est que cette bête-là? — Une bête ou un être divin, comme on voudra. Et toi, qui es-tu? — Moi, une femme de bon ton; tu le vois bien; et Montoise par-dessus le marché. — Que fais-tu? où vis-tu? — Au quartier Léopold, chez le vieux baron de... C'est moi qui mène la maison. — Comment ça? — Oui, je donne un coup-d'œil à toute chose. Le matin, à peine habillée, je vais voir si tout est arrivé à point, le lait, les petits pains, la brioche pour le perroquet... — Après? — Je pousse jusqu'à la cuisine, j'allume un réchaud en chantant, je fais cuire le chocolat. Histoire de ne pas rester les bras croisés. — Après? — Le bonhomme se lève, je lui dis: „Et votre catarrhe, comment va-t-il?”

Sans attendre la réponse, je mets le déjeuner sur le guéridon, le journal près du pain et je m'en vais garnir la mangeoire de Jaquot. Histoire de rire un moment. — Après? — Le vieillard va faire un tour au jardin, si le temps le permet. Pendant ce temps, je fais le lit, j'époussette, je lave, je frotte, je bats les habits, toujours en chantant. Histoire de me fouetter un peu le sang: j'ai besoin d'activité. — Après? — Je reviens à la cuisine, je vide une carpe ou un lapin, je ratisse des carottes, je fais rissoler, cuire, bouillir; le dîner est servi, le bonhomme relit le journal qu'il a déjà lu le matin; l'hiver, je bassine son lit; l'été, je lui fais boire une infusion de feuilles d'oranger, et, pour ces services, il me donne chaque année quatre cents francs d'honoraires. — Oh, oh, ma chère marquise, tout cela pour arriver à dire que vous êtes une servante.

— Une servante! a-t-on jamais vu un pareil butor?... Va, tu n'auras pas mon cœur." Et elle disparut dans les groupes.

Un jeune membre de la „fashion" Bruxelloise, ayant mangé son fonds avec son revenu, a un oncle très-riche, dont il „devrait" hériter. Mais... mais....

Néanmoins, il exploite largement cette expectative, et trouve des financiers accommodants.

Une de ses connaissances le recommande à un banquier qui consent à lui avancer deux mille francs.

Notre jeune homme touche une pile de cent pièces d'or. Il les empoche avec précipitation et sans compter. Le banquier, qui ne l'avait pas quitté des yeux, lui dit: — Je ne suis pas sûr, Monsieur, de vous avoir donné votre compte, veuillez me remettre, s'il vous plaît...

Rentré en possession de son or, il le replace dans sa caisse, et dépose la reconnaissance sur son bureau, en disant: — Excusez, mais celui qui emprunte sans compter.... — Eh bien? — Ne doit guère se préoccuper de la question de rendre.

O puissance de l'esprit d'observation!

Un petit avis, en passant, à ceux de nos lecteurs qui aiment les arts. Le 19 mai prochain, aura lieu à Valenciennes, une vente de tableaux anciens, par suite de saisie-exécution, tableaux provenant du cabinet d'un ci-devant notaire, M. Beauvois. La collection comprend, entre autres, un „Breughel de Velours," peint pendant le séjour que fit l'artiste à Paris avec Rubens; un très-beau portrait de „Van Ravestein;" une œuvre d'un caractère très-artistique „d'Antoine Watteau;" un tableau gothique signé de „Jean Walter Van Assen," dont il n'existe que trois ou quatre œuvres connues. M. Jules de Brauwere, qui a dirigé la vente Neven de Cologne, dont nous avons parlé dans un numéro précédent, est aussi chargé de celle dont nous parlons.

Voulez-vous savoir, d'après un auteur islandais, quels sont les signes par lesquels on connaît qu'un homme fait des progrès dans l'étude de la sagesse?

Eh bien, il ne blâme ni ne loue personne; il ne parle point de lui comme s'il était un homme important ou qu'il fût quelque chose; s'il rencontre quelque obstacle qui retarde ou empêche l'exécution de ses projets, il ne s'en prend qu'à lui-même; si quelqu'un le loue, il se moque en secret de cette adulation; si on le reprend, il ne se justifie pas; mais, comme les convalescents, il se tâte et s'observe, de peur d'interrompre ce commencement de guérison avant que sa santé soit entièrement rétablie; il est le maître absolu de ses desirs; il n'a d'aversion que pour ce qui est contraire à la nature des choses qui dépendent de nous; il ne souhaite rien avec trop d'empressement; si on le traite d'imbécile et d'ignorant, il ne s'en met pas en peine; enfin il se défie de lui-même, comme d'un ennemi et d'un homme qui lui tend sans cesse des pièges.

Pas mal, n'est-il pas vrai, pour un habitant de Reikiavik, ville peuplée de sept cents habitants, et capitale de cette „Terre de Glace," qui renferme une société littéraire et une imprimerie. Est-il plus bel hommage rendu à la littérature?

On me demande:

Quelles sont les voies qui conduisent généralement aux honneurs?

— D'abord, la servilité...

— Ensuite?

— Eh, laissez-moi donc le loisir de chercher.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Sait-on bien toutes les ressources qu'on peut retirer de la pomme de terre, — envisagée au point de vue non alimentaire, mais gastronomique?

D'abord, on peut en faire d'excellents biscuits; voici le procédé:

On met la veille tremper les pommes de terre; on les lave bien; on les fait cuire ensuite; on les pile bien jusqu'à ce qu'elles soient en pâte; on les laisse refroidir; on fait bouillir un litre de lait et un peu de crème, un quart de kilo de sucre, autant de beurre, un peu d'écorce de citron, un peu d'eau de fleurs d'orange. On délaye les pommes de terre avec six jaunes d'œuf; on y ajoute les blancs après les avoir fouettés; on fait fondre du beurre dans une casserole; après l'avoir écumé on le tire à clair et on le fait passer dans une autre casserole que l'on garnit tout autour de mie de pain; on y met la pâte ci-dessus, et on met le tout cuire au four.

Passons à la crème de pommes de terre:

On fait avec la fécule non pas seulement des crèmes mais des gelées de toute espèce. On fait bouillir d'abord dans une chopine d'eau un zeste de citron ou d'orange rapé avec un quarteron de sucre. Après avoir passé cette décoction, on la colore avec de la cochenille en poudre, on remet le tout sur le feu: on y jette deux cuillerées de fécule qu'on aura bien délayée à froid. Il faut avoir le soin de bien la remuer en la faisant cuire 20 minutes; ensuite on l'arrose, en état de cuisson, avec le jus de citron ou d'orange qu'a produit la décoction du zeste, et l'on verse le tout dans des vases destinés pour le recevoir.

Enfin, la fécule de pommes de terre permet encore de fabriquer un excellent gâteau, à l'instar du gâteau de Savoie, et cela sans farine, ni lait, ni beurre.

On prend vingt jaunes d'œufs; on les bat en y ajoutant une livre de sucre en poudre; on fouette séparément 22 blancs d'œufs; on mêle l'un et l'autre, et l'on y ajoute 14 onces de pommes de terre, qu'on aromatise avec de l'eau de fleurs d'orange, de citron, etc., ou de telle odeur qu'on juge à propos; on beurre le moule; on le met au four; il faut que le four soit doux et éteint; quatre heures de cuisson suffisent.

ÉLOY.

UTILITÉ DE L'ARGOT EN LA VILLE DE PARIS.

L'argot redevient à la mode, grâce surtout aux romans de M. Emile Zola, et il se trouve des gens qui se livrent très-sérieusement à l'étude de cette „langue," laquelle, comme on le sait, a son Dictionnaire. Que voulez-vous? du moment que c'est la mode, il n'y a rien à dire.

Le croirait-on?

Un de nos compatriotes, qui habite Paris où il s'ennuie malgré ses cinquante mille francs de rente, remercie aujourd'hui le Ciel de l'idée qu'il a eue de lire M. Zola et de compléter

ensuite son éducation par l'étude de l'argot.... Voici la relation, — adressée à un ami, — d'une aventure qui lui est arrivée naguère dans un quartier plus ou moins désert de la capitale de la France.

Deux individus de mauvaise mine se dressent tout-à-coup devant lui; l'un fait briller à ses yeux un poignard, tandis que l'autre lui offre la gueule d'un revolver. La formule d'usage, „la bourse ou la vie," prononcée simultanément, ne permet pas de se méprendre sur leurs véritables intentions.

„J'avais sur moi, dit le héros de l'aventure, outre ma montre, trois ou quatre billets de cent francs et une trentaine de louis; je supputais la somme que j'allais sacrifier, quand une idée lumineuse jaillit heureusement dans ma cervelle, et tout aussitôt le dialogue suivant s'établit entre moi et les deux bandits.

Moi. — Comment, viocs (vieux), vous demandez de la mousseline (des pièces d'argent) à un fagot crampé (forçat évadé); vous voulez escarper (assassiner) un zig (camarade)!

(Ici mouvement impossible à décrire. Comme s'ils obéissaient à une force surnaturelle, les deux bandits cessent de me menacer de leurs armes, tout en continuant, par forme de précaution, à me tenir en respect.)

1^{er} BANDIT. — Tiens! mais c'est donc un des nôtres, puisqu'il dévide le jars (parle argot).

SECOND BANDIT. — Si tu m'en crois, ne te laisse pas morasser (ennuyer) par son bagout. Fouillons toujours ses valades (poches) et que ça finisse!

1^{er} BANDIT. — Non, on se doit des égards entre gens faits pour s'estimer. Continuons la conversation pendant quelques instants, et nous verrons bien vite si c'est réellement un zig ou bien si, comme il en a tout l'air, ce n'est pas quelque daim huppé (riche bourgeois) assez osé pour vouloir nous flouer. S'il en était ainsi, que le Meg des megs (Dieu) me foudroie! Il aurait beau cribler à la grève (crier à la garde), nous aurions vite fait de déboucler sa filoché (ouvrir sa bourse) et d'empoigner ses bridoux (son argent), sauf, s'il était par trop méchant, à répandre un peu de raisiné (sang).

SECOND BANDIT. — Eh bien! dépêche-toi, car il me semble déjà entendre la patraque (patrouille), et je n'ai pas envie de me faire enflaquer (arrêter), comme un loffe (imbécile). Justement que voilà la moucharde (la lune) qui se lève.

1^{er} BANDIT. — Allons, vioc, tu pavillones (dérailles)! Laisse-moi, que je te dis, causer amicalement avec monsieur. (S'adressant à moi:) Ah! ça, t'es donc aussi un caroubeur (voleur)? Ah! ben! comme te v'la flambant! Au lieu de philosophes (souliers grossiers), des passifs (bottines fines). Eh! d'où donc que tu viens comme ça, frangin (frère)?

Moi, avec aplomb. — Loffe que tu es! ne vois-tu pas que je viens de nourrir le poupart (préparer un vol) chez des daims huppés. Une affaire superbe!

SECOND BANDIT. — Part à trois!

1^{er} BANDIT. — Allons, zig! taista menteuse langue! et borne-toi à avoir les quinquets (yeux) et esgournes (oreilles) occupées à reluquer les railles (mouchards). Il va sans dire qu'entre grinches de la haute pègre (voleurs de premier ordre), on fadé (partage) toujours loyalement. (S'adressant à moi.) Ah, ça, zig! y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander qui vous êtes? Vous vous dites fagot crampé; cependant, moi, fagot affranchi (forçat libéré), je ne me souviens pas de vous avoir vu au pré (bagne), ni de vous avoir jamais rencontré à la cigove (cour d'assises) dont je me flatte pourtant d'être l'un des plus fidèles habitués, attendu d'abord qu'on trouve toujours à s'y instruire, et puis après parce que, vrai, rien ne me fait plus plaisir que d'entendre dévider le grand bêcheur (avocat-général). Que le boulanger (diable) m'emporte! plus je trimalle mes chasses sur vous (je vous regarde) et moins je vous remets!

Moi. — Tu n'as jamais entendu parler d'Oscar Galuchon?... Eh! bien, loffe! c'est à lui-même que tu parles. Il y a six mois que je me suis cavallé (évadé du pré) et tu vois

que je ne roupille pas (je ne m'endors pas).

SECOND BANDIT. — Le fait est que le quart-d'œil (commissaire) lui-même y serait fait comme nous venons de l'être. Mais a ssi, vois donc, vioc! des râpes d'Orient (dia-

mants) à sa limace (chemise) et jusque sur son palpitant (cœur). Que le Meg des megs me pardonne! v'là t-il un cambriau (chapeau) ficelé et bon genre! Ah! ben, Galuchon, tu peux t'en vanter, t'as de belles frusques

(hardes) tout de même; et rien qu'à te voir ça donne envie de travailler (voler). Moi, qui serais si heureux si je pouvais tant seulement me donner des tuyaux de poêle (bottes).
1^{er} BANDIT. — Dis donc, zig! et ces do-



COMME GRAND'MÈRE D'APRÈS M. H. SCHLESIGER.

minos (dents), que ça vous est propre et luisant qu'on voit bien que c'est frotté tous les jours avec du corail et que ça ferait envie à une gironde (grande dame).

Moi. — Mes bons zigs, je vous indiquerai

quan:l vous en aurez besoin le carcagno (usurier), qui me loie tout ça; mais ne nous amusons pas à la moutarde. Il ne fait pas bon causer ici; on peut y être à chaque instant dérangé. Indiquez-moi donc par ici quelque

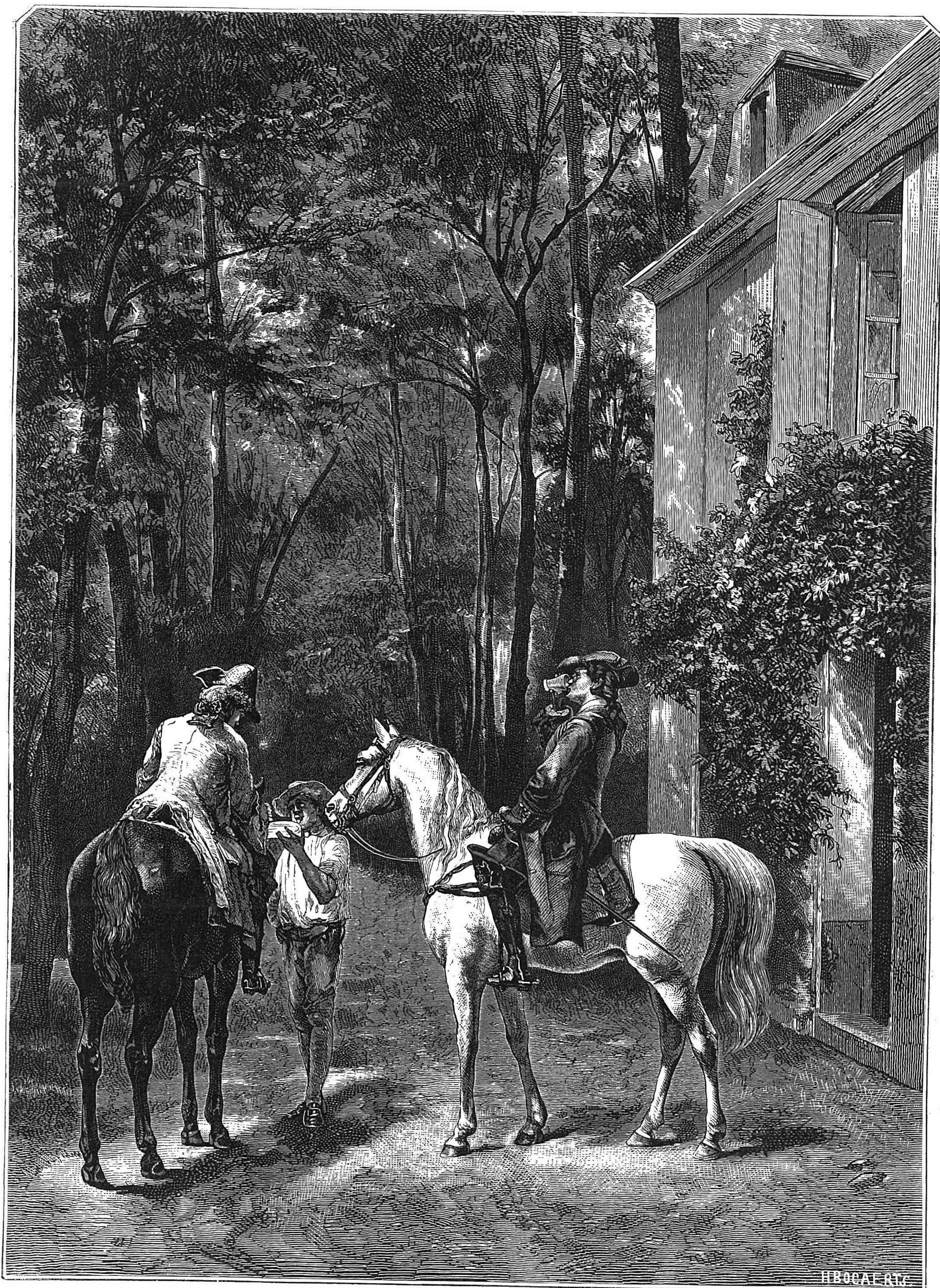
bocard (grand café) tenu par un ogre (voleur libéré) où nous pourrions prendre nos mesures pour le poupart en question.

1^{er} BANDIT. — Franchement, je ne connais ici que des bocards panés (petits crêpes)

assez mal fréquentés. Nous n'y pourrions pitancher (boire, que de fort mauvais picton (vin); tandis que moi, sans être positivement marquant (ivrogne), je tiens beaucoup à ne jamais pitancher que de l'eau d'af (eau-

de-vie) première, ou tout au moins du picton sans lance (vin sans eau). Venons-nous-en tout honnêtement au Chat Botté; nous y trouverons des amis... nous nous referons de sorgues (nous y souperons).

SECOND BANDIT. — Décarrons (partons) zigs! Ne nous fourraillons (vendons) pas nous-mêmes. J'aperçois des rouses à la flan (sergents de ville) qui, s'ils nous tenaient, auraient bientôt changé notre larton savonné



L'AUBERGE DANS LA FORÊT, D'APRÈS M. MEISSONIER.

(pain blanc) en larton brutal (pain noir). Tâchons de ne pas nous faire enflaquer, car nous sommes bien connus les uns et les autres des grands condés des collèges de Pantin (des inspecteurs des prisons de Paris),

qui, sous prétexte que nous avons tous fait suer le chêne sur le grand trimar (assassiné sur le grand chemin), s'entendraient bien vite avec le grand bêcheur pour nous gerber (condamner), puis pour nous envoyer à l'ab-

baye de Monte-à-Regret (à l'échafaud) et nous y faire faucher le colas (couper le cou). Or sus, zigs, faisons nos baluchons (paquets); décarrons chacun de notre côté. Chacun pour soi et le Meg des megs pour

tous ! Gare la butte (guillotine). Prrrrtz ! à revoir, Galuchon, tu nous trouveras demain soir au Chat Botté.

Cela dit, les deux pères s'éloignèrent, me laissant assez ému, mais, franchement, tout fier de ce combat „linguistique” d'un nouveau genre.”

En tout cas, ce curieux récit donnera à nos lecteurs une idée des moyens qu'emploient certains romanciers parisiens, pour arriver à l'originalité et au succès. Sérieusement, que va devenir la belle langue française, du moment où les gens de la „haute volée” se donnent la fantaisie d'employer dans leur conversation les termes dont on vient d'avoir un échantillon ? Eh bien, ils le font, hélas ! Et comment veut-on qu'il n'en soit pas ainsi, quand tout y pousse, romans, théâtre, presse ?

LES IMMORTELLLES.

Cette fleur, de la famille des composées, doit son nom à ce que ses pétales conservent très-longtemps tout leur éclat, grâce à leur consistance, analogue à celle de la paille sèche. Si nous voulions faire de la science à son sujet, nous dirions qu'elle fait partie du genre „helychrysome,” mais il ne s'agit pas de cela ici.

L'immortelle est susceptible de pouvoir être colorée artificiellement.

Les couleurs naturelles de ces fleurs sont blanches, violettes ou rouges; les lieux où elles se plaisent le mieux, sont les terres légères, sablonneuses, bien fumées. Quoique leurs pétales soient naturellement secs, cependant, lorsqu'on veut les colorer, il est bon, aussitôt qu'on les a cueillies, de les friser; c'est-à-dire, de prendre un couteau ou canif, de passer chaque feuille entre le pouce et le tranchant du couteau ou du canif, en donnant toujours une figure d'S aux pétales.

Par ce moyen, on ôte le peu de fluide qui est contenu dans ces fleurs; elles ne croquettent point en séchant, mais s'épanouissent comme une petite rose.

* *

On emploie diverses substances, suivant la couleur qu'on veut leur donner.

Pour les teindre en vert, on les met tremper pendant douze ou quinze heures dans un vaisseau de cuivre, où l'on a mis du vinaigre avec une poignée de sel, ou on les laisse pendant quelque temps dans de l'huile de tartre.

Il ne faut pas que les tiges plongent dans les liqueurs, car alors elles sont sujettes à se détacher.

En les retirant de ces liqueurs, on les lave dans de l'eau et on les laisse sécher en les plaçant sur un tamis, la queue en haut.

Si au lieu de ne laisser ses immortelles dans l'huile de tartre que quelques demi-heures, on les y laisse deux jours, elles deviennent d'un beau jaune paille.

* *

On peut donner aux immortelles violettes la couleur du citron, en les exposant à la fumée de soufre, ou en les trempant dans les acides nitreux, vitrioliques ou marins affaiblis avec l'eau.

Il faut avoir soin de les bien laver tout de suite dans de l'eau; car si les acides agissaient avec trop d'activité, ils rongeraient les feuilles et elles se détacheraient.

Si l'on met les immortelles dans un pot rempli de chaux vive, qu'on y jette quelques gouttes d'eau et qu'on les couvre, elles deviennent tantôt jaunes, tantôt vertes.

Veut-on leur donner une couleur grise, on fait tremper les blanches ou les violettes dans du vinaigre où l'on a mis une fois autant d'encre et du noir à noircir.

La couleur noire, couleur singulière dans les fleurs, s'obtient en mettant des immortelles tant violettes que blanches dans un boisseau percé de trous. On passe les immortelles blanches

ou violettes dans ces trous, en sorte que les fleurs soient en dedans; on met sous le boisseau un petit godet, dans lequel il y a du soufre; on l'allume; les vapeurs rendent d'abord les fleurs blanches; elles se roussissent et deviennent ensuite noires comme du jais.

Lorsqu'on veut panacher ces fleurs, il faut y appliquer avec un pinceau quelques gouttes de diverses liqueurs propres à changer leurs couleurs.

* *

Lorsque les fleurs sont ainsi colorées, on leur donne du brillant et de l'éclat, en les enduisant d'un vernis fait avec de la colle bien fondue dans de l'eau et passée dans un linge; on l'applique avec un pinceau doux et on laisse sécher les fleurs dans un lieu sec, à l'abri de la poussière.

On en peut faire ensuite des bouquets, les nuancer très agréablement, en alliant avec art ces diverses couleurs, et leur donner de l'odeur en les arrosant d'huile essentielle.

FLORIMONT.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 191.)

III.

Il y avait un mois que René était de retour à Paris, et dans l'intervalle il avait eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois Ernestine Oudon. Ces entrevues n'avaient fait que l'affermir dans la résolution qu'il avait prise de l'épouser. Il entra donc en rapport avec le père de la jeune institutrice, qui eut d'abord peine à croire à une chance aussi inespérée pour sa fille. Cependant, soit pour sauver les apparences, soit qu'il voulût agir prudemment, il demanda quinze jours, afin de pouvoir réfléchir et se renseigner. Ce terme écoulé, il donna son consentement.

Cette nouvelle, qui réalisait les désirs du jeune comte, et qui aurait dû le combler de joie, produisit pourtant sur lui un effet tout contraire.

Dans l'enivrement de ses espérances, il n'avait pas suffisamment songé aux difficultés graves qui allaient se dresser devant lui tout-à-coup.

La pensée de communiquer son projet à M^{me} de Vaudrez l'avait occupé bien souvent, mais chaque fois il s'était hâté de la bannir de son esprit. Il avait vécu absorbé dans son amour, ne voyant que l'heure présente. Après la démarche qu'il avait faite, il n'y avait plus à reculer; il devait s'expliquer avec celle qui lui avait servi de mère, il devait lui dire qu'il s'était avancé tellement loin que toute possibilité de reculer lui échappait.

Quant à la terrible énigme toujours dressée devant lui, — à savoir, s'il était ou non entièrement orphelin, — il était décidé à ne pas s'en occuper pour le moment.

Un matin, il se leva bien résolu d'aborder avec sa tante la redoutable question; mais la vieille dame se plaignit d'une violente migraine, et il comprit que l'instant serait peu propice.

Il sortit et ne rentra qu'à l'heure du dîner.

M^{me} de Vaudrez, tout-à-fait remise de son indisposition, mangea de fort bon appetit, et but même un verre de plus que d'habitude. René, lui, en absorba un bon nombre, pour se donner du courage.

— Ma chère tante, dit-il enfin, pendant qu'on en était au café, vous n'avez pas touché mot de ma majorité, que je viens d'atteindre.

La vieille dame le regarda d'un air surpris.

— Pourquoi me parlez-vous de cela ? demanda-t-elle d'un ton piqué; auriez-vous l'intention de me demander compte ?... Vous vous y prenez bien tôt, mon fils.... Du reste, je suis prête, mais vous devez avoir reçu de mauvais conseils.

Le jeune homme se hâta de l'interrompre.

— Oh ! comment pouvez-vous former de pareilles suppositions ? En rappelant le fait, je n'ai eu qu'une intention : celle de rappeler qu'il est temps pour moi d'entrer dans une nouvelle existence.... une existence sérieuse.

— Je vous comprends de moins en moins. Quel dessein cache ce langage ?

— Un dessein bien naturel : celui de me marier... le cas échéant.

M^{me} de Vaudrez pâlit et se mit à trembler de tous ses membres; puis, se remettant, comme à la suite d'une réflexion soudaine :

— Nous pouvons y songer, dit-elle, mais le moment est loin d'être venu. Pour trouver une femme digne de votre fortune et de votre rang, il nous faudra adopter un autre genre de vie, nous créer des relations ..

— Oh, c'est inutile, répondit le jeune comte d'un ton ferme, mon choix est fait, et je suis certain que vous l'approuverez.

— Ah, malheureux, que me dites-vous là !

— Rien que de très-naturel, chère tante; je crois avoir trouvé une femme qui assurera mon bonheur par son instruction, son caractère, ses vertus. Pour ce qui est du rang et de la fortune, je vous ai entendu souvent dire qu'en fait de mariage, c'étaient là choses très-secondaires.

— René, expliquez-vous sans réticence, je vous en prie.

— Eh bien, voici : Vous avez vu à Voltri, en société de M^{lle} Félicie Mallet, une jeune fille qui était venue passer quelques jours auprès d'elle. Elle appartient à une honnête famille, elle est gouvernante de la fille d'une femme du plus grand monde, qui habite cette capitale et qui se nomme M^{me} de Juvisy. J'aime M^{lle} Ernestine Oudon, elle me paie de retour, elle est digne de moi sous tous les rapports, j'en ai acquis la certitude, et ses parents consentent au mariage. Il n'y a que vous, ma bien-aimée tante, et j'espère...

Il lui prit la main et voulut l'embrasser, mais il s'aperçut qu'elle était tombée en défaillance. Elle resta dans cet état pendant plusieurs minutes. Revenue à elle, elle murmura ces paroles d'une voix éteinte :

— René, René, c'est impossible... vous ne pouvez vous marier...

IV.

René se trompa sur la portée de ces paroles.

— Quoi, vous vous opposeriez !.. s'écria-t-il.

— Mon fils, il ne dépend pas de moi, ni de consentir ni de m'opposer... Il y a une fatalité qui pèse sur vous, sur nous tous... Et tant qu'elle sera là, sombre et terrible, vous devez vivre comme vous avez vécu; vous ne devez poser aucun acte qui puisse ébruiter...

— Je vous comprends, ma tante... Mon père vit, je le sais; si bien qu'on le cache, je le découvrirai, je suis sur la voie.

— Oui, vous continuez à vous laisser bercer d'un espoir chimérique par ce mauvais garnement de Féréol, qui ne vise qu'à vous soutirer de l'argent. Soyez persuadé qu'il n'en sait pas plus que moi.

— Comment, vous, ma tante, que j'ai toujours cru...

— Je ne puis m'expliquer ouvertement; mais si le comte de Rouge-Cloître était encore en vie, sachez qu'on ne l'aurait tenu à l'écart que pour des motifs d'une gravité exceptionnelle. Et votre tranquillité, votre honneur, mon enfant, sont intéressés au plus haut degré à ce que l'attention du monde ne soit pas éveillée sur cette affaire... Encore une fois, tout s'oppose au mariage que vous voulez contracter; ce mariage est légalement et moralement impossible.

Le jeune homme parut anéanti et resta quelque temps le front dans les deux mains.

— Oui, murmura-t-il, vous l'avez dit, j'ai été frappé dès ma naissance d'un sceau fatal; mais, ajouta-t-il avec véhémence, je veux sortir de cette atroce position à tout prix, je veux savoir la vérité.

Là-dessus il sortit en proie à la plus violente exaltation.

Il se rendit auprès d'Albert Lussault, qui avait été un des premiers informé du projet qu'avait son ami d'épouser sa parente, et qui avait approuvé ce projet.

Albert engagea René à aller trouver un avocat célèbre, ce que celui-ci se hâta de faire.

Le résultat de la consultation fut que le dé-

cès du comte de Rouge-Cloître ne pouvant être constaté, et aucun consentement de sa part n'étant possible, son fils ne pouvait en effet se marier sans qu'au préalable un „jugement déclaratif d'absence" n'eût été rendu.

Il s'agissait donc d'obtenir ce jugement de la part du tribunal dans le ressort duquel se trouvait le château de Rouge-Cloître, dernière résidence connue du comte disparu.

Le jeune homme reçut du jurisconsulte plusieurs renseignements dont il se promit de tirer profit et qui lui prouvaient que sa situation, au point de vue de la loi, était des plus anormales si toutefois certaines formalités n'avaient pas été remplies, ce qu'il ignorait.

Ces révélations le jetèrent dans un profond découragement. Obtenir le jugement en question lui paraissait une tâche dangereuse et pleine de difficultés. Cependant il se disait que force lui serait tôt ou tard d'en venir là, qu'il ne pouvait continuer à rester dans les ténèbres qui avaient jusqu'alors environné sa vie; que quoi qu'il pût arriver, il devait reprendre la place à laquelle il avait droit dans la société.

Il résolut donc de partir pour la Belgique à l'effet de consulter l'avocat qui avait défendu Eléonore devant la cour d'Assises, et qu'il savait encore vivant.

Lorsqu'il rentra, il trouva M^{me} de Vaudrez sérieusement indisposée. La faible santé de la vieille dame n'avait pu résister à la commotion qu'avait fait naître en elle les idées de mariage de son neveu. Outre qu'elle considérait ce mariage en lui-même comme une mésalliance, comme un acte insensé, elle frémissait à l'idée des incidents qui pouvaient en résulter. Elle n'avait pas été, elle non plus, sans demander des avis relativement à l'éventualité qui venait précisément de se produire, et elle avait reçu la même réponse que René, c'est-à-dire qu'un moment viendrait où il serait nécessaire de faire intervenir la justice, pour régulariser une situation dont il existait peu de précédents, situation que la veuve avait maintenue, d'abord par ignorance, et puis par crainte. René renonça donc, pour le moment, à l'entretenir de ses projets.

Quelques jours après, comme elle se trouvait complètement rétablie, il résolut d'entreprendre, sous un faux prétexte, le voyage projeté, sauf à en faire connaître le résultat à son retour.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE VII. — LE DÉPART.

Laissons Floris Halvenaar continuer son chemin en société de son digne acolyte, et retournons au château de Horst, auprès de la victime de leur infâme machination.

Herman de Stryen est toujours assis auprès de la table; à peine ose-t-il toucher la lettre que vient de lui remettre le prétendu envoyé de la demoiselle de Duivenvoorde. Cette hésitation ne doit pas étonner, car du contenu de cette lettre dépend tout son avenir. Elle peut ouvrir pour lui les portes d'un palais enchanté, d'un Eden terrestre, ou bien le plonger dans un abîme de douleur et de désespoir. En un mot, c'est son arrêt de vie ou de mort.

Enfin, après quelque hésitation, il prit le parchemin, le retourna en tout sens, regarda l'adresse, le cachet, mais le courage lui manqua encore. Lui qui avait trouvé l'incertitude si douloureuse, il se faisait un amer plaisir de la prolonger, maintenant qu'il était à même de connaître immédiatement sa sentence.

Enfin, faisant un effort pour maîtriser son émotion, il brisa lentement et avec prudence le cachet, afin de ne porter aucune atteinte au précieux message.

Il lut; mais dès les premières lignes, il pâlit affreusement, il fut comme aveuglé; il lui semblait que le sol s'effondrait sous ses pieds et que le vide se faisait autour de lui.

Après être resté quelques instants la tête

appuyée sur la table, comme pour reprendre possession de lui-même, il eut le courage de continuer la terrible lecture et but jusqu'à la lie le calice d'amertume. A bout de forces, il se jeta dans son fauteuil, en promenant comme un insensé ses yeux hagards autour de lui.

Bientôt d'abondantes larmes sortirent de ses paupières, larmes de soulagement bien plus que de douleur. Tout à l'heure, son regard lançait des flammes et était plein de menaces; maintenant il avait repris sa douceur naturelle.

C'est que les souvenirs de son bonheur passé lui revenaient à la mémoire; il se rappelait ses jeunes années, alors qu'il était le compagnon de jeux de la belle Aleidis; il se rappelait le temps si doux où, jeune écuyer plein d'avenir, il pouvait voir presque journellement la jeune fille et causer familièrement avec elle; puis son regard se voilait lorsqu'il venait à songer aux brillantes espérances qu'il avait osé concevoir et au rêve insensé qui avait occupé si longtemps ses jours et ses nuits. Un autre souvenir ne manquait pas de revenir également dans son esprit: c'était celui du jour où il avait eu le bonheur de sauver de la mort celle qu'il aimait et de lui confier ensuite à demi-mot le secret de son cœur.

Et maintenant, tout cela n'était plus qu'un vain songe; cette terrible lettre avait renversé, comme d'un coup de massue, tout l'échafaudage de bonheur et d'avenir qu'il s'était créé. „Tâchez de m'oublier," disait-elle. Quels mots poignants, quelle dérision!

Aleidis était donc morte pour lui! Mais son image, pouvait-il s'effacer de son cœur? Ce souvenir, il faisait comme partie de son être, et on ne saurait le lui enlever qu'avec la vie.

Et cependant, la volonté de la jeune fille était sacrée à ses yeux, alors même qu'elle le repoussait et détruisait tout son avenir. Quel droit avait-il à son amour? C'était sa témérité, sa folie qu'il se reprochait; lui, avoir osé lever les yeux si haut!... C'est pourquoi divers plans se déroulèrent dans son esprit, pour aviser aux moyens de donner, dans cette circonstance encore, pleine satisfaction aux désirs d'Aleidis.

Il irait chercher sur les champs de bataille, non pas l'oubli, mais l'agitation qui distrairait, et peut-être la mort qui mettrait fin à ses douleurs; il irait dans les pays lointains, afin de ne plus avoir sous les yeux ces lieux si connus qui lui rappelaient ses douces illusions, si cruellement envolées. Comment pourrait-il encore vivre sous le même ciel que celle qui non-seulement le repoussait, mais lui défendait en outre de la revoir jamais? Était-il possible d'obéir à cet ordre en restant dans le pays? De même que le fer est attiré vers l'aimant, il sentait que son cœur serait toujours attiré vers celle qui occupait encore toutes ses pensées.

Il fallait donc mettre entre elle et lui une barrière infranchissable, traverser les terres et les mers et chercher sur de lointains rivages une mort glorieuse qui serait pour lui une délivrance.

Il parut s'arrêter définitivement à ce parti, et d'un mouvement brusque, comme pour mettre fin à ses hésitations et repousser des idées importunes, il se leva de son siège, après avoir serré dans un bahut la fatale missive, et fit mander son jeune écuyer.

— Mon meilleur ami, lui dit-il les yeux remplis de larmes, j'ai à vous communiquer une bien triste nouvelle: le destin m'oblige à me séparer de vous; dans quelques jours, je serai loin d'ici.

Cette annonce si inattendue frappa le jeune homme de consternation, car, quoiqu'il habitât depuis peu le château de Horst, il avait appris à estimer son maître et à l'aimer comme un second père.

Il y eut un moment de douloureux silence.

— Nous séparer! s'écria l'écuyer d'une voix entrecoupée de sanglots; nous séparer, cher et vénéré seigneur... alors que je n'ai pu jouir que quelques semaines de vos bonnes leçons; mais cela est impossible!

— Il ne saurait en être autrement, mon enfant, quoique cette séparation me brise également le cœur.

— Il ne m'appartient pas, chevalier, de chercher les motifs d'une si subite détermination, mais votre projet me surprend on ne peut plus.

A moins que vous ne vouliez m'éloigner de votre château, je ne vois pas pourquoi je devrais me séparer de votre personne.

— Non, cher ami, j'estime fort haut vos services; cette séparation m'est aussi cruelle qu'à vous, mais elle est nécessaire. Sous peu de jours, je vais entreprendre le voyage d'Espagne pour aller combattre les Maures.

Cette déclaration remplit le jeune écuyer d'étonnement. D'une nature douce et réservée, il n'avait jamais cherché à sonder les secrets de son maître, et celui-ci, de son côté, n'avait pas jugé à propos de lui faire ses confidences. Cependant il n'était pas sans avoir deviné ce qui se passait dans le fond de l'âme du chevalier: c'est pourquoi cette résolution si imprévue l'étonnait davantage.

— En Espagne! s'écria-t-il; quoi, noble maître, vous entreprendriez ce voyage, si long, si périlleux! Vous quitteriez votre château, vos serviteurs qui vous aiment comme un père; vous quitteriez votre chère Hollande pour n'aller trouver dans ces pays lointains que la misère, la mort peut-être? Votre projet ne peut pas être sérieux...

— Très-sérieux, mon jeune ami, répondit le chevalier avec fermeté; vous ne savez pas quels sentiments me bouleversent et combien j'ai besoin des agitations du champ de bataille pour apaiser les tempêtes de mon cœur. Encore une fois, ma détermination est irrévocable: je pars pour l'Espagne.

— Si vous cherchez les combats, chevalier, risqua encore le jeune homme, restez dans le pays; les factions des Hameçons et des Cabillauds relèvent de nouveau la tête; la Hollande est agitée et prend déjà les armes; d'un autre côté, le comte de Gueldre s'apprête aussi à faire parler de lui.

— Cette guerre de chrétiens contre chrétiens me répugne, répondit Herman de Stryen d'un ton douloureux; non, c'est la lutte contre le mécréant qu'il me faut, contre ces Maures maudits qui trop longtemps ont opprimé la chrétienté; mon glaive doit se teindre de leur sang; je le ferai sans haine, mais aussi sans peur; mon bras doit aider à délivrer l'Espagne de son ennemi séculaire. Ma vie doit avoir un but, et c'est celui-là.

Oh! s'il m'était donné d'aller combattre les Sarrasins en Terre-Sainte, comme le faisaient nos ancêtres! reprit-il ensuite avec chaleur, avec quelle joie je mettrais mon épée et ma vie au service d'une aussi sainte cause. Maintenant je dois aller trouver l'ennemi des chrétiens dans le seul pays où nous pouvons encore le combattre avec quelque succès. Ainsi, en avant pour l'Espagne, pour sa délivrance!

L'écuyer comprit que la résolution du chevalier était inébranlable, et qu'en vain il essaierait de l'en faire revenir. Cependant il ne pouvait non plus se décider à se séparer de son maître bien-aimé. Aussi son parti fut-il bientôt pris.

— Soit, dit-il d'un ton déterminé, quittez la Hollande et votre beau château, mais au moins vous me permettrez de vous accompagner, fût-ce au bout du monde.

— Comment, jeune homme, vous voudriez me suivre dans mes lointaines expéditions! Je ne puis accepter ce généreux sacrifice. Les raisons que j'ai pour quitter ma patrie n'existent pas pour vous; comme moi, vous n'avez pas à lutter contre une grande douleur, contre la fatalité; restez dans votre chère Hollande, et puisse le sort qui me poursuit vous être plus favorable.

— Non, seigneur Herman, reprit l'écuyer, je ne vous quitte pas; ce serait une honte pour moi de vous abandonner alors que vous aurez le plus besoin de mon aide. Je vous suivrai au-delà des mers, je combattrai à vos côtés, je partagerai vos dangers et votre gloire, et nous reviendrons ensemble en Hollande, ou bien ensemble nous serons ensevelis sur la terre étrangère.

Pour toute réponse à ces nobles paroles, Herman de Stryen serra chaleureusement la main du jeune écuyer; c'était le premier moment de consolation qu'il éprouvait depuis la réception de la fatale missive. Il essaya encore de détourner son fidèle compagnon de la résolution qu'il venait de prendre, mais le jeune

homme resta inébranlable, de sorte que le chevalier se vit forcé d'accepter son dévouement, et il fut décidé que tous deux partiraient pour la vieille terre Ibérique.

Le lendemain de bonne heure, Herman fit appeler Koen, son fidèle chasseur. Le vieux serviteur apprit avec la plus grande douleur le prochain départ de son maître, et son étonnement fut au comble lorsque le chevalier lui communiqua qu'il avait résolu de lui confier, durant son absence, la garde du château, de ses terres et de ses tenanciers, à condition bien entendu que le sire de Duivenvoorde y consentît.

— Vous oubliez, seigneur, s'écria-t-il, que je suis indigne d'un pareil honneur; une telle charge est trop lourde pour moi; de basse extraction, il me sera impossible de protéger convenablement un noble château et de tenir dans ma main vassale vos droits seigneuriaux. Epargnez-moi donc, noble maître, cette responsabilité, trop lourde pour mes faibles épaules.

Tout en disant ces paroles, le brave chasseur avait les larmes aux yeux; c'était bien probablement la première fois de sa vie qu'il pleurait. En voyant ces larmes sur le visage énergique et mâle de son serviteur, le chevalier se renforça dans sa résolution.

— Mon brave serviteur, dit-il, vous seul serez le gardien de mon château et de mes terres; mieux que tout autre vous êtes à même de remplir cette mission; il me faut quelqu'un au cœur d'or et au poignet de fer; vous avez l'un et l'autre. Je préfère à la plus haute naissance une fidélité à toute épreuve comme celle que j'ai toujours reconnue en vous.

— Seigneur chevalier!...

— Assez, Koen; avant mon départ je réunirai tous mes serviteurs, vassaux et métayers et leur ordonnerai de vous obéir en toute chose comme à moi-même; personne n'osera contrevenir à mes ordres. En outre, j'ai mes conditions....

— Généreux maître!

— Ce n'est pas pour rien que je vous confie mon fief. Ecoutez bien: je vous donne pour première mission de bien surveiller toutes les démarches du seigneur de Gilze, Floris Halvenaar; en second lieu, vous aurez toujours un œil vigilant dirigé vers le château de Duivenvoorde, afin de pouvoir, en cas de besoin, apporter aide et protection à la demoiselle.... Vous me promettez cela?

— En ce qui concerne le Halvenaar, chevalier, je vous jure, sur cette image de la Sainte Vierge, qu'il ne m'échappera pas une seconde fois. Je crois avoir deviné ses desseins, mais aussi longtemps que je serai capable de porter une arquebuse, ses plans odieux ne réussiront pas.

— Bien dit, mon brave; et quant au second point?

Le garde sourit, mais ne répondit pas.

— Vous hésitez?

— Dois-je vous faire une communication, mon cher maître?

— Parlez librement, répondit le chevalier avec étonnement.

— Parmi les personnes attachées au service de la demoiselle de Duivenvoorde, il est une jeune fille que l'on nomme la belle Rica: eh bien! c'est ma promise.

— Je ne vois pas quel rapport....

— Cela signifie que j'aurai toujours les deux yeux fixés sur le château de Stryen, puisqu'il s'y trouve deux personnes qui pourraient avoir besoin de mon aide.

— Excellent serviteur! s'écria le chevalier en lui serrant la main, je vois que je peux compter sur vous; je puis donc partir sans crainte.

Herman de Stryen donna encore quelques instructions: il importait que son départ restât secret jusqu'au troisième jour, où les serviteurs et tenanciers devaient se réunir dans la cour d'honneur pour recevoir les adieux de leur maître. Le chasseur prit congé de Herman en lui promettant d'exécuter religieusement ses ordres.

Le jour fixé pour son départ se lève enfin: deux magnifiques chevaux, tout harnachés, piaffaient dans la vaste cour et semblaient n'attendre que leurs cavaliers pour s'élancer sur le champ de bataille ou dans la lice du tournoi. Tout autour étaient rangés un grand nombre de personnes des deux sexes et de tout âge. Elles considéraient avec étonnement les deux nobles animaux et se demandaient ce

chasseur, sur lequel tous les yeux se portèrent.

Le maître jeta un long regard plein d'émotion et de tristesse sur la troupe silencieuse de ses serviteurs et de ses vassaux, pour qui il avait toujours été comme un père et qui avaient pour lui le plus grand attachement. Il leur communiqua la résolution qu'il avait prise de partir pour l'Espagne afin de combattre les infidèles; il espérait cependant avoir le bonheur de revenir un jour au milieu d'eux, pour ne plus les quitter. Il rendit hommage à la fidélité que ses gens lui avaient toujours montrée, et les engagea à continuer à persévérer dans ces sentiments.

Des larmes et des sanglots interrompirent souvent ce discours, et tous, comme un seul homme, jurèrent de conserver à un aussi bon maître la fidélité et l'affection qu'ils lui devaient.

— Et maintenant, continua Herman, maintenant, gens du fief de Horst, je vous présente celui qui me remplacera pendant mon absence. A lui incombera la tâche de veiller à tout ce qui concerne mes intérêts et le bien-être de mes vassaux; promettez donc fidélité et obéissance en toute chose à Koen, mon fidèle chasseur.

— Nous le promettons, nous le promettons! répondirent toutes les voix; car de même que son maître, Koen avait su se faire aimer des gens de Horst.

— Ainsi vous lui obéirez en toutes circonstances, comme à moi-même? reprit de nouveau le chevalier.

— Oui! oui! nous le ferons comme à notre maître lui-même!

— Promettez-moi que chacun d'entre vous remplira son devoir avec le même zèle, la même ardeur que si j'étais présent, afin qu'à mon retour je retrouve mon château tranquille et prospère comme au moment où je le quitte, reprit une troisième fois le chevalier.

Et une troisième fois, tous les assistants répondirent qu'ils le jureraient.

Herman de Stryen monta alors à cheval, et d'une voix forte et remplie d'émotion, il envoya à tous un dernier adieu.

— Adieu! adieu! répondirent cent voix, tandis que des pleurs sortaient de tous les yeux.

Le noble guerrier baissa la visière de son casque; peut-être voulait-il cacher les larmes qui sillonnaient son mâle visage.

Il fit encore de la main un dernier signe d'adieu, puis éperonnant son cheval il traversa le pont-levis suivi de son écuyer, et prit la direction du Midi.

— Adieu! adieu! répétèrent de nouveau toutes les voix, au moment où ils disparaissaient au détour du chemin.

Et ce cri fut répété tristement par l'écho des tourelles, comme si le vieux manoir lui-même était peiné du départ de son maître et voulait aussi lui envoyer un dernier adieu.

— Je n'aurais jamais cru que la séparation serait aussi cruelle, disait Herman d'une voix brisée à son fidèle écuyer, tandis qu'ils chevauchaient dans la bruyère. Une séparation sans doute éternelle, ajouta-t-il.

Un éclat de rire ironique et strident, sortant d'un petit bouquet de sapins, répondit à cette réflexion, et les deux cavaliers aperçurent l'odieuse figure de Floris Halvenaar, le chevalier felon.

Herman de Stryen saisit fiévreusement la poignée de sa dague pour courir sus à l'insolent provocateur; mais il s'arrêta et réfléchit en soupirant qu'il avait juré de ne lever le glaive que contre les mécréants. Il éperonna vigoureusement son cheval et disparut aussi vite qu'une flèche dans l'immensité de la bruyère.

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Deux hommes apparurent revêtus de leur armure de combat!

que tout cela signifiait, et pourquoi on les avait ainsi rassemblées.

La curiosité générale reçut un nouvel aliment; bientôt, en effet, apparurent deux hommes revêtus de leurs armures de combat. Leurs poitrines étaient couvertes d'une cuirasse étincelante; le cou était entouré d'un fort collier de mailles se rattachant au casque; brassards, cuissards, jambards, épaulières, protégeaient toutes les parties du corps.

La présence de ces deux hommes armés de toutes pièces fit une profonde impression. Ces armures sombres et sans ornements avaient un caractère à la fois imposant et fantastique; un long panache noir flottait au sommet des casques; sur la cuirasse de l'un des guerriers se voyait un lion „rampant de gueules sur champ d'or;” ses pieds étaient ornés d'éperons du même métal.

A ces signes, on reconnut Herman de Stryen; l'autre guerrier était son fidèle écuyer.

Le seigneur de Horst s'avança au milieu de ses gens; à ses côtés vint se placer Koen, le